

Monsieur Bourque,

Comme toujours, je vous lis avec plaisir, attention et intérêt. Ayant eu la chance de vous côtoyer professionnellement au cours des deux dernières années, au cœur de la grande aventure du 400<sup>e</sup>, je demeure sensible à la justesse de vos mots et à la pertinence de vos idées. Aujourd'hui, votre dernier article sur le Vieux-Québec me touche d'autant plus que, permettez-moi de le confesser, je représente ces jeunes familles pourtant si rares dans ce quartier historique. Je prends donc mon courage à deux mains et improvise de partager avec vous un peu de mon quotidien.

Il y a quatre ans maintenant, avec mon conjoint et mes deux filles, Léopoldine et Clémentine, nous avons fait le choix de «ne pas descendre la côte» pour partir à la recherche de la maison idéale, mais plutôt de faire notre nid dans un des derniers grands appartements encore disponibles en location dans le «Vieux». Un grand 9½ sur deux étages, pas plus cher qu'une hypothèque à Charlesbourg, mais qui résonne des rires de mes filles jouant dans la rue et des sourires complices de touristes découvrant «de vrais humains» derrière ces murs historiques. Et comble de la provocation, nous avons deux voitures, un chat et un barbecue en fonction 12 mois par an. Si on vous parle d'effluves nocturnes de sardines ou de grillades dans le Quartier latin, vous pourrez savoir que vous n'êtes plus très loin de notre repaire. Vu de l'extérieur, pas grande différence avec une jeune famille de Beauport, et pourtant nous avons la chance d'être au cœur de notre cité, à quelques encablures des grands événements de la rue Saint-Jean ou du Bassin Louise, à vol d'oiseau de commerces ouverts bien plus tard que dans les grands centres commerciaux et à un jet de pierre de parcs, terrains de jeux ou même de ces canons historiques qui, sur les Remparts, servent de montures impromptues pour mes filles cabotines. Sans oublier tous ces gens, venus du monde entier, équipés de cartes et guides touristiques, découvrir ce quartier européen perdu en Amérique du Nord, et que nous croisons avec plaisir au détour de notre rue, avec nos cartables d'école et sacs d'épicerie.

Je suis heureuse que Québec s'intéresse à notre quartier. Hier, coïncidence tout à fait fortuite, un journaliste d'un autre quotidien de Québec est venu rencontrer notre tribu, chez nous, pour raconter l'histoire d'une famille sans histoires. Une famille normale, tranquille et sereine, ni millionnaire ni grincheuse, mais juste satisfaite de faire partie de la vie d'un quartier qui mérite bien plus que de finir comme le Mont Saint-Michel, vide et creux, sans

âme ni chaleur. Je ne dis pas pourtant que la vie est plus simple et plus facile dans le Vieux, mais on est très loin de cette image, exagérée par le filtre de certains médias ou résidants, d'un quartier hostile et éternellement insatisfait. Peut-être est-ce notre nature, mes origines méditerranéennes, mais nous sommes fiers d'être les voisins du Moulin, heureux d'échanger avec des touristes que nous ne reverrons sûrement jamais, curieux de découvrir de nouvelles festivités et surtout impatients de retrouver nos vieux remparts protecteurs et nos voisins accueillants.

Et si un jour vous passez dans notre rue, si vous voyez une petite blonde de trois ans assise à la fenêtre ou un vieux matou endormi sur le rebord, vous saurez que vous êtes chez nous. N'hésitez pas à vous arrêter, nous avons de la bière au frais et du pastis dans l'armoire, mais surtout une joie simple et discrète de faire nos racines dans un quartier plein d'histoire et d'avenir.

Au plaisir de vous revoir monsieur Bourque,

Élisabeth Farinacci